

Parole de femme
Annie Leclerc

Une voix différente

« Jusqu'alors les femmes avaient maintes fois protesté de leur oppression, de leur condition de servantes, pour ne pas dire d'esclaves, elles avaient réclamé leur émancipation et l'accès à tous les privilèges masculins, le savoir, le pouvoir, la richesse. Ce que j'anticipais alors était d'un autre ordre, et d'une certaine façon autrement plus ambitieux. Ce que demandaient les femmes dépassait de beaucoup la simple exigence d'être traitées *comme des hommes*. **Elles voulaient apporter leur voix au chapitre, leur voix de femmes**, non pour leur seul avantage, mais **pour qu'on s'occupe enfin de choses sérieuses et bonnes, de ces choses dont elles avaient accumulé depuis la nuit des temps le savoir intime et la pratique** et qui ont trait non à la guerre, à la compétition, au profit, mais à la vie, à sa protection, à sa perpétuation.

L'heure était au militantisme, le « pouvoir au bout du fusil ». Les opprimés contre les oppresseurs, les exploités contre les exploités, les pauvres contre les riches et, pour un certain féminisme encore trop aliéné à mes yeux au mode de fonctionnement viril, les femmes contre les hommes, représentés comme détenteurs exclusifs et abusifs de tous les biens désirables. **Par cette forme de militantisme, le mode de pensée dominant, véritable système de valeurs organisé autour de la suprématie masculine, loin d'être contesté, risquait bien de s'en trouver conforté, et le mépris attaché à la part des femmes, biologique ou traditionnelle, renforcé d'autant.**

Naître femme entière à l'existence ce n'était pas acquérir le droit d'opprimer, de vaincre et d'imposer sa loi, mais la chance enfin donnée d'amener, au grand jour du partage commun, des pratiques, des forces, des savoirs de femme depuis si longtemps maintenus au secret, exploités sans vergogne, humiliés de mépris et de discrédit.

Si la libération des femmes exigeait la dénonciation de toutes les violences exercées à leur encontre, elle engageait au-delà, et à travers elle, l'affirmation d'une autre conception de la vie ancrée au plus profond de leur expérience, à la quelle tous, hommes compris, étaient convoqués.

L'écologie, l'émergence de ce qu'on appelait *les nouveaux mouvements sociaux*, la question des femmes, alors, faisaient sourire les hommes de mon entourage. *Secondaire*, me disait-on, pas politique, pour tout ça, on verra plus tard. Par *politique* j'entendais : pas l'expression d'un rapport de force, d'une lutte à mort pour la domination. Or ce qui m'apparaissait à moi c'est que le règne de la lutte à mort pour la domination, parti contre parti, État contre État, sexe contre sexe, touchait à sa fin. Qu'il était temps de se mettre à l'ouvrage d'une terre offerte à tous, ici, maintenant, tout de suite, qu'il y avait urgence. Urgence de vie. Urgence à réparer, soigner, pacifier, économiser, partager, urgence à considérer l'ampleur des malheurs accumulés de main d'hommes dans la course effrénée au pouvoir, au profit, aux juteuses performances technologiques, à travers la guerre de tous contre tous, la dégradation des conditions de vie d'un nombre croissant d'individus, peuples, nations, et le pillage irréversible des ressources de la planète. Le *secondaire* me semblait primordial et le terme *politique* devait changer de sens.

Mon intuition d'alors était : La politique c'est l'écologie au sens le plus large, et avec les femmes, toutes les femmes enfin délivrées des interdits qui les accablent. Le monde a besoin des femmes, des femmes entichées de vie, expertes en gestion du réel, plus enclines à produire, à partager qu'à prendre ou gagner, des femmes qui, pour avoir tenu bon si longtemps envers et contre tous les saccages virils, doivent savoir ce qui est bon, simplement bon, et comment on fait pour le protéger. Voilà ce que je pensais.

Maintenant qu'on est au bord du désastre, je le pense bien plus fort encore. Ce qui inquiétait hier effraie aujourd'hui pour de bon. Désormais on ne peut plus se voiler la face. La course au profit, la lutte pour le pouvoir ont mis le feu aux poudres aux quatre coins de la planète, il n'y a jamais eu tant de pauvres, d'affamés, tant d'êtres hagards, hébétés, sans espoir ni perspective, tant de violences folles, absurdes, comme autant de suicides, ni non plus tant de riches éhontés et impudents, l'air, la terre, les eaux sont empoisonnés, d'ingérables tempêtes se déchaînent, on étouffe, on tombe malade, le nucléaire menace, l'angoisse gagne de tous côtés quand la survie même de l'espèce apparaît compromise. La vieille politique des hommes ne parvient plus à cacher ses plaies, ses misères, ses saccages.

On ne peut plus désormais remettre la sauvegarde de la planète et de ses habitants à plus tard, ni exclure les femmes de cette entreprise de vie. La politique prend un tout autre sens. Il ne s'agit plus de savoir qui va gagner, mais ce qu'on va réussir à sauver. » (Préf. Décembre 2000)

Une parole différente

Comme il m'est difficile de parler. C'est une parole si neuve que je désire que mes doigts se tordent et se serrent. Ils sont drôles mes doigts ; on dirait qu'ils pétrissent la glaise de mon désir pour en faire de petits bonshommes de mots tout neufs.

Rien n'existe qui ne soit le fait de l'homme, ni pensée, ni parole, ni mot. Rien n'existe encore qui ne soit le fait de l'homme ; pas même moi. Surtout pas moi.

Tout est à inventer. Les choses de l'homme ne sont pas seulement bêtes, mensongères et oppressives. Elles sont tristes surtout, tristes à en mourir d'ennui et de désespoir.

Inventer une parole de femme. Mais pas de femme comme il est dit dans la parole de l'homme ; car celle-là peut bien se fâcher, elle répète.

Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire : inventer la femme.

C'est une folie, j'en conviens. Mais c'est la seule raison qui me reste.

Qui parle ici ? Qui a jamais parlé ? Assourdissant tumulte des grandes voix ; pas une n'est de femme. Je n'ai pas oublié le nom des grands parleurs. Platon et Aristote et Montaigne, et Marx et Freud et Nietzsche... Je les connais pour avoir vécu parmi eux et seulement parmi eux. Ces plus fortes voix sont aussi celles qui m'ont le plus réduite au silence. Ce sont ces superbes parleurs qui mieux que tout autre m'ont forcée à me taire.

Qui parle dans les gros livres sages des bibliothèques ? Qui parle au Capitole ? Qui parle au temple ? Qui parle à la tribune et qui parle dans les lois ?

Les hommes ont la parole. Les paroles des hommes ont l'air de se faire la guerre. C'est pour faire oublier qu'elles disent toutes la même chose : notre parole d'homme décide.

Le monde est parole de l'homme. L'homme est la parole du monde. (p. 15-16)

Je suis comme les autres, je parle la langue des hommes. (p. 17)

Alors voilà que les femmes ouvrent la bouche, et que leur langue se délie... Désormais aucune voix d'homme ne parviendra à couvrir ces voix multiples et vigoureuses...

Mais cela n'est rien encore... À vrai dire, cela ne sera rien si la femme ne parvient pas à tisser le tissu plein et neuf d'une parole jaillie d'elle-même.

Car les voix peuvent être neuves et les paroles éculées.

Attention, femme, attention à tes paroles.

Ne t'approprie pas la parole de l'homme pour guerroyer avec elle.

Ne réclame pas ce dont l'homme jouit car ce n'est rien d'autre que les armes de ton oppression.

Ne réclame pas ta part d'un festin qui n'est que de charognes.

Ne cherche pas à ce qu'on reconnaisse en toi l'Homme. Car l'Homme est homme, et il n'attend que

cette ultime consécration de lui-même.

Que le Noir ne cherche pas à ce qu'on reconnaisse en lui l'Homme. Car celui qui décrète l'Homme est homme blanc.

Que le prolétaire ne cherche pas à se faire reconnaître dans sa dignité d'Homme. Car la dignité d'Homme est une dignité de patron, et de flic, et de suceur de sang.

Que tes paroles de femme se moquent de l'humain... (p. 23)

Critique du logos

Ils ont conçu leur machine de guerre (qu'ils ne cessent d'ailleurs de mettre au point à travers les siècles tant elle est bancale) : le logos. Et la fonction la plus durablement appréciée a été celle de logomachiniste.

Toute bancale qu'elle fut, la machine fonctionna incomparablement mieux qu'aucune machine jamais conçue. Le monde entier, Blancs, Noirs, Jaunes, femmes et enfants, fut nourri, gavé, de son produit de base, la vérité et ses sous-produits, âme, raison, valeurs... Le tout toujours garanti, estampillé Universel. (p. 18)

L'universalité fut désormais leur tour favori. Le décret parut légitime et la loi parut bonne : une parole pour tous. Si la parole est unique, un seul peut la parler. L'homme. (p. 18)

La Vérité n'existe que parce qu'elle opprime et réduit au silence ceux qui n'ont pas la parole.

Inventer une parole qui ne soit pas oppressive. Une parole qui ne couperait pas la parole mais délierait les langues.

Non, non, **je ne demande pas l'accès à la Vérité**, sachant trop combien c'est un nouveau mensonge que les hommes détiennent là.

Je ne demande que la parole.

Vous me la donnez, d'accord, mais ce n'est pas celle-là que je veux, pas la vôtre à laquelle je ne fais plus confiance. (...) comme c'est l'homme qui a dit ce qu'était la vérité de tous, et la vérité des femmes, c'est l'homme qui parle toujours par sa bouche. (p. 19)

Inventer, est-ce possible ? Il faudra bien inventer de toute façon ; à moins qu'il ne reste plus qu'à périr. Ce monde bête, militaire, et qui sent mauvais, marche tout seul à sa ruine. La parole de l'homme est un tissu plein de trous, déchiré, effiloché ; un tissu brûlé. » (p. 20)

Dire ce qu'il fallait taire

Tant pis pour lui, il faudra que j'en parle, des jouissances de mon sexe, non, non, pas les jouissances de mon âme, de ma vertu ou de ma sensibilité féminine, les jouissances de mon ventre de femme, de mon vagin de femme, de mes seins de femme, des jouissances fastueuses dont vous n'avez nulle idée.

Il faudra bien que j'en parle car c'est seulement de là que pourra naître une parole neuve et qui soit de la femme.

Il faudra bien divulguer ce que vous avez mis au secret avec tant d'acharnement, car c'est là que se fondent toutes nos autres répressions. Tout ce qui était nôtre sans être vôtre vous l'avez converti en souillure, en douleur, en devoir, en chiennerie, en petitesse, en servitude.

Après nous avoir réduites au silence, vous pouviez faire de nous ce qui vous convenait, domestique, déesse, jouet, mère-poule, c'est de nous TAIRE ; à vrai dire, on ne peut guère exiger davantage ; au-delà, c'est la mort qu'il faut exiger.

C'est notre silence et l'éclat triomphant de votre parole qui ont pu autoriser le vol de notre travail, le viol de notre corps et tous nos asservissements béats, nos martyres silencieux...

D'où vient que nous sortons de notre coma et que nos langues encore tout engluées du respect de vos valeurs se délient peu à peu ?

Vous aviez proclamé l'universalité de votre parole. Un excellent truc pour asseoir votre puissance,

mais à la longue un pauvre moyen pour la conserver.

On se rend, convaincu, à ceux qui disent : « tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. »

Et peu à peu on découvre que celui qui n'a rien n'a droit à rien. Ni à l'égalité ni à la liberté.

Et l'on finit par exiger la lettre de la loi. L'égalité. La liberté.

C'est d'abord à la lumière de vos bons principes de justice que tous les pauvres bougres apprennent à lire le malheur et l'injustice de leur condition.

Voilà comment on se réveille, avec la maladresse inévitable des membres engourdis. L'éveil véritable est à venir ; il se prépare.

C'est encore piétiner sur place et c'est encore vous faire trop d'honneur que de mesurer l'injustice qui nous est faite à votre étalon de justice.

C'est à nous-mêmes que nous mesurerons le sort qui nous est fait. (p. 24)

Une pensée nouvelle

L'homme n'a jamais parlé que de ce qui l'intéressait ; de ce qui entravait ou favorisait son accès à la virilité.

L'homme a décidé de ce dont on parlerait et de ce dont on ne parlerait pas.

L'homme a tracé à l'encre de son sexe le lieu d'exercice possible de toute pensée en général. Et les questions jaillies du sol de l'intérêt viril ne cessent d'être viriles.

Comment peut naître une pensée féminine d'une réelle ampleur, contrainte à se mouvoir selon la voie tracée de l'homme ; voie dont le sens n'est autre que l'accès toujours différé et menacé à la virilité ; voie qui ne peut être parcourue qu'à travers le culte du désir et la répulsion de la jouissance. L'impuissance de la pensée féminine à éclore dans un espace véritablement neuf n'est que l'effet de sa modestie, ou aliénation fondamentale, c'est pareil, par laquelle elle acquiesce à la trajectoire toute particulière de la pensée virile, comme si cette pensée était en effet ce qu'elle prétend être, universelle, neutre ; bref, asexuée.

Et je ne peux encore véritablement bien penser qu'une chose : c'est qu'une pensée féminine est possible, qu'elle est nécessaire afin que s'achève, non pas la virile pensée, mais son soliloque ridicule ou tragique, c'est selon. Et je ne peux encore croire qu'une chose de cette pensée ; c'est qu'elle ne parviendra jamais à être que si **sa terre d'origine est la jouissance**, et non la peine et le malheur.

Entreprise terrible, car c'est du silence, de la nuit, du jamais encore interrogé, de la féminité elle-même, que devra naître cette pensée.

Il lui faut sourdre de cela même qui ne fut pas pensé, non pour abattre ce qui fut pensée, mais pour que tout ce qui peut être pensé le soit.

Que le monde se dilate pour toi de la proximité de mon regard différent... (p. 169-170)

C'est tout ce que nous pensons, c'est l'ensemble de nos attitudes, appétits, dégoûts, répulsions et horreurs, que nous devons prendre à bras-le-corps et interroger, aussi loin qu'il nous sera possible de le faire... (p. 192)

Penser en partant de la jouissance

Partir de la jouissance, de ma jouissance.

Ce qui répugne à l'homme dans la jouissance c'est qu'il y perd cela seul qui lui conférait son identité, l'érection de sa virilité.

La jouissance m'agrée infiniment, où s'abolissent mes limites, où je tressaille d'être traversée, envahie enfin de la continuité de la vie.

Mon identité est courte vue, répression, impuissance.

Je ne tends pas à me définir, je tends à abolir ce qui me fait dire moi, je, et seulement moi, je.

Quand je jouis, je jouis de me transgresser, et c'est la vie entière accueillie par une anonyme

conscience qui jouit.

Quand la jouissance m'abandonne, la terre est inondée de félicité. Je pleure dans l'immensité d'une joie que je ne peux contenir. Ni mortelle, ni immortelle, *je* ne suis plus. La vie est. (p. 171)

Or, l'être-au-monde, le vivre, est d'abord jouissance. Voir, toucher, entendre, c'est d'abord jouir.

Mais aussi penser, c'est d'abord jouir.

Que la pensée cesse de se trahir en écartant toujours de son souci cela même qui la porte et la féconde, la jouissance. (p. 172)

Aventure exemplaire que celle de la phénoménologie. Entrer dans l'intimité première de ma relation au monde. « Il s'agit de décrire, et non pas d'expliquer ni d'analyser ». « Revenir aux choses mêmes... » J'acquiesce et me réjouis ; parce que c'est un programme enchanteur. Mais il me faudra bien déchanter ; ça ne parlera jamais *de* jouissance, ça ne parlera pas non plus *à* la jouissance.

Revenir aux choses mêmes, partir du monde lui-même tel qu'il se donne à la conscience. Bien. Mais quoi la conscience ? Des yeux bien sûr, mais aussi des oreilles, des doigts et toute la peau, des narines, une langue, non ? Peut-être bien d'autres choses encore ?

Alors, **pourquoi la phénoménologie ne parvient-elle jamais à sortir d'une méditation sur le voir ?** Et pourquoi ce privilège, mieux, cet intérêt exclusif accordé au regard ?

Le regard est seul à me donner le monde tel qu'il se présentera au savoir, à la connaissance. Le regard m'instruit de la division, de la séparation entre moi et les choses. Il y a le monde, il y a les choses, il y a les autres, et il y a moi.

Par le regard se révèle à moi un lieu où je ne suis pas, un objet que je ne suis pas. La vue est ce sens cruel et puissant qui m'écarte de la jouissance, qui renonce à la confusion intime des chairs que la jouissance exige.

La vue est donc le seul organe de nos sens pourvu de dignité philosophique, car seul il *me* donne lieu à l'« objectivité », à la différence première, irréductible, entre l'objet et moi. Voir, c'est jouir de la non-jouissance du monde. (...)

Seul le voir sied au philosophe, qui indique et préfigure la toute-puissance de l'homme ; action et connaissance. Le voir, où se fonde la possibilité de toutes les conquêtes ; conquêtes du faire et conquête de la science. L'homme est à son aise dans le voir. On sait bien et profondément tout ce qu'il apprend de ses yeux. Mais de ses oreilles ? De ses mains ? De ses narines ? (p. 175-176)

Fantasmer un autre savoir fondé sur l'enseignement de l'ouïe ? Philosophie du oui... Fermer les yeux. Accueillir les yeux clos, la révélation bruisante de l'Être... (c'est pourtant bien ainsi que tout doit commencer dans le ventre de nos mères)..., décrire ce qui se sait alors. Sûrement pas une « visée » de la conscience.

Ce qui agite ma pensée c'est d'abord et avant tout jouissance à penser la jouissance de vivre. Penser est jouissance, parler est jouissance, lire est jouissance. Si vous me lisez sans jouissance vous êtes un imbécile, non pas de ne pas jouir, mais de poursuivre si avant une lecture sans jouissance. (p. 180)

L'esprit n'a qu'une tâche, dénoncer tout ce qui entrave, tout ce qui brise la jouissance et d'un même mouvement accueillir, divulguer la jouissance de la vie. Les mains n'ont qu'un devoir, creuser la terre d'accueil des jouissances du vivre.

Cela ne peut se faire sans peine et sans combat. Mais la douleur qui veut et prépare et donne la vie, pénètre déjà le vivre de la plus brûlante des jouissances.

Que savons-nous de la jouissance ? Rien. Ce que vous comprenez sous ce terme, c'est soit l'accomplissement terrible de votre sexualité où s'épuise le désir, ce qui prononce alors le non-lieu de la jouissance, soit l'ensemble des « petits plaisirs de la vie » qui renvoient toujours aux objets du plaisir, non à l'intensité particulière du vivre que pourraient susciter ces objets. Bref, **vous**

confondez jouissance et possession. Et franchement je ne connais rien qui soit plus dépourvu de jouissance que la jouissance de ses biens. (p. 180-181)

Rire

Rire ? Se soucie-t-on jamais de rire ? Je veux dire vraiment rire, au-delà de la plaisanterie, de la moquerie, du ridicule ? Rire, jouissance immense et délicieuse, toute jouissance...

Je disais à ma sœur, ou elle me disait, tu viens, on joue à rire ? On s'allongeait côte à côte sur un lit, et on commençait. Par faire semblant, bien sûr. Rires forcés. Rires ridicules. Rires si ridicules qu'ils nous faisaient rire. Alors il venait, le vrai rire, le rire entier, nous emporter dans son déferlement immense. Rires éclatés, repris, bousculés, déchaînés, rires magnifiques, somptueux et fous... Et nous riions à l'infini du rire de nos rires... Oh rire ! Rire de la jouissance, jouissance du rire ; rire, c'est si profondément vivre.

Rire sans raison est absurde, dites-vous ? Mais rien n'a plus de sens, de bon sens au contraire. Vous dites, la vie est absurde, et ça vous fait gémir et vous lamenter. Moi aussi je la trouve absurde la vie, à la lumière de votre raison ; mais moi, ça me fait rire, et jouir de la gratuité immense de ce hasard miraculeux, sans cause, sans but, sans fin...

Parce que la vie est plus forte que votre raison, vous pleurez la faiblesse de votre raison. Mais rien n'est plus sage que **mon fou rire, écho de joie à la folie du vivre.**

Vous faites du rire le petit extra de vos loisirs, la fioriture inessentielle de vos distractions, un petit rien en plus, un hoquet de l'agrément. (...)

Vous n'aimez le plaisir que dans la mesure où il vous distrait de la souffrance, de l'angoisse, de votre peine profonde de vivre, mais **jamais le plaisir ne vous a inspirés.** (...) En quelque sorte, le plaisir est notre seul recours pour supporter la vie.

Savez-vous vraiment à quel point vous êtes mesquins, étroits, bornés, dans la part que vous faites au plaisir ? (p. 182-3)

La passion pour la maîtrise (y compris de soi)

« C'est que tout ce qui lui donne l'idée d'une maîtrise possible lui met le feu aux fesses : les terres de l'Ouest, les troupeaux de bovidés, les sommets jamais atteints de l'Annapurna, les secrets encore non révélés du cosmos, les coffres des banques, les Indiens vengeurs, les femmes ou les juments rétives.

Il contemple fièrement la main qui le distingue de la bête et se met au travail. Il défriche, joue de son vigoureux lasso, se hisse aux plus hauts sommets, perce, tue, écrase, et maintient enfin tout ce qui se peut maintenir.

Il a levé la main. Il a mis la main dessus. Et il a pris en main. Il a conquis. Il est le maître.

Et lorsque par hasard il n'a ni muscles, ni astuce, ni belle gueule, il se rabat sur la « maîtrise de soi ». Pour avoir tout de même quelque chose à maîtriser, il invente cette monstrueuse figure de lui-même, la bête sauvage et le dompteur, le fort et le faible, l'ange et la bête. Il est deux ; comme ça au moins il peut être maître de quelqu'un qui est aussi un maître. Maître de l'esclave qui est en lui et maître du maître. La maîtrise de celui qui n'avait pas le gabarit du héros est telle qu'il devient maître à penser. Et dans les nuées de la philosophie, le succès sur lui-même de celui qui est deux éclate comme le bouquet de tous les artifices de la valeur.

Le héros des héros, le champion des champions, c'est le maître de soi.

Comment ne pas dire déjà la mesquinerie, le ridicule de ce partage de soi, comment ne pas y flairer déjà le goût malsain de tous les saccages de vie ? Pourrons-nous jamais apprendre à nous aimer, à nous reconnaître nous-mêmes, un et divers, mais pas deux, surtout pas deux, comme à la guerre, comme sur le ring... (...)

Le maître est donc celui qui commande. Bien. Mais comme on ne commande qu'à ceux qui obéissent, il a fallu d'abord convaincre d'obéissance tous ceux qui auraient tenté d'agir et de parler par eux-mêmes. Il a fallu les vaincre, leur dérober leurs actes et leur parole. Il a fallu les posséder.

Il n'y a pas de maître de fait, il n'y a que des maîtres voleurs, violeurs et usurpateurs. Maître de la vie et de la mort, maître d'école et maître de famille, maître des arts et des lettres, maître des lois, maître de soi et maître-queue, il n'y a qu'un seul maître, c'est celui qui possède. Le maître n'est rien d'autre qu'un propriétaire. (...)

Alors je sais ce que l'homme aime en lui et dont il a fait l'objet de tous nos respects : ce sont les vertus du conquérant et du propriétaire. Il lui faut de la force pour vaincre, de la grandeur pour posséder impunément. (...)

Son courage, sa force d'âme, sa générosité, comme on disait autrefois, il ne peut les éprouver qu'en les mettant à l'épreuve, mais il n'y a pour lui de preuve nulle part, ni dans la mort ni dans la vie. Faute de preuve, il se contente de l'ascendant que lui confèrent auprès des timides ses actions d'éclat.

À vrai dire le courage que le héros cherche en lui est illimité, insaisissable, à la mesure de sa rage de possession. S'il ne meurt pas à la fin du film, il s'écarte de la scène de ses triomphes, préfigurant sa mort, auréolé de pathétique. Sa haute jument l'emporte vers d'impossibles rivages, car jamais sa soif ne sera étanchée. Ou alors, solitaire, intangible, il s'enfonce comme pour n'en jamais revenir dans la nuit dérisoire des villes. (...)

La mort lui volera impitoyablement ce qu'il considère comme son bien, réel ou putatif, et la mort est son plus haut tourment.

C'est la mort qui donne la fièvre au héros. Pas la vie, qui le laisse froid.

L'héroïsme se joue face à la mort. (p. 39)

La dévalorisation de la vie

Écoutez-le [le héros] pour une fois d'une oreille saine.

Il dit que la vie est absurde. La vie est absurde ! Tout ça parce qu sa raison ne parvient pas à en rendre compte. Et il soumet la vie à l'examen et au jugement de sa raison imbécile. Et il ne lui vient pas à l'idée, c'est pourtant simple, qu'il doit y avoir quelque chose de détraqué, de *monstrueux* dans sa raison pour énoncer de pareilles absurdités !

Ainsi, la question : la vie vaut-elle ou ne vaut-elle pas la peine d'être vécue, n'est pas la plus profonde des questions de l'homme, la question des question, c'est l'expression la plus profondément bête, et comme son image indépassable, d'une pensée corrompue de raison.

Comme si quelque chose pouvait valoir hors de la vie ; et permettre hors de la vie d'apprécier la vie...

Comme si la pensée, que la vie seule rend possible, pouvait avoir d'autre tâche que de servir la vie. (p. 43-44)

L'oppression de la femme

Or le statut de la femme, dans le vaste ensemble des opprimés sur lesquels l'homme fonde et entretient sa domination, est tout à fait à part et en un sens privilégié.

Impossible de confondre la femme avec les autres exploités du monde, peuples et travailleurs. La femme n'est pas premièrement et fondamentalement exploitée, du moins dans nos sociétés. Et lorsqu'elle l'est, ce n'est que l'effet lointain d'un mode de domination qui est pour elle d'un type très particulier.

La domination du maître sur l'exploité est immédiatement assurée (sinon toujours garantie) par l'état de misère auquel il l'a réduit. La misère du miséreux suffit au propriétaire pour se faire craindre et obéir. Nul besoin de justifier davantage cet état de dépendance tant que le maître peut alléguer : la nécessité du miséreux fait loi.

La femme est bel et bien opprimée, mais d'une tout autre façon.

Le travailleur exploité n'a aucune valeur propre (quelques droits abstraits et généraux ne pouvant constituer une valeur) ; la seule valeur en jeu est celle de son travail que l'homme-maître s'approprie sans autre forme de procès.

Or, à la femme, l'homme accorde de la valeur, et quelle valeur ! Si troublante parfois pour sa pauvre tête vidée de sa substance propre qu'elle finit par la lui tourner, la tête...

L'homme ne peut se passer d'accorder de la valeur, aussi ambiguë soit-elle, à la femme. Et cela parce qu'il attend d'elle bien autre chose que ce qu'il prélève sur l'esclave, le nègre et le bougnoule.

Ce qu'il veut d'elle c'est de la reconnaissance. Qu'il la fasse parfois suer sang et eau et se tuer à l'ouvrage n'est qu'une conséquence particulière de leur type de relation et n'est nullement déterminant. La reconnaissance ne saurait avoir de prix émanant d'un être dénué de valeur. Si certains finissent par s'émouvoir et tirer parti de la reconnaissance du chien ou du serviteur, c'est qu'ils n'ont vraiment rien de mieux à se mettre sous la dent.

Reconnaissance de quoi ? De la légitimité du statut de maître que les autres subissent. Si l'esclave, le nègre, l'Arabe ont été soumis, elle, elle doit se soumettre, c'est-à-dire finalement convertir le fait de l'oppression sur les autres en droit à l'oppression.

La soumission, qui chez l'exploité relève de la nécessité, doit donner chez elle l'apparence d'un acte libre, fruit du respect et de l'amour qu'elle éprouve pour le maître. (...)

Il est vrai que la femme a été aveuglée et corrompue par le pouvoir du maître. Il est vrai aussi qu'elle a été la complice la plus acharnée de l'homme fort dans toutes ses manœuvres de pillard, d'opresseur, de tyran et d'assassin. Sans son approbation silencieuse ou active, le maître n'aurait jamais été le maître qu'il est

Il faut donc que la femme reconnaisse l'homme dans sa dignité et sa grandeur d'homme. Reste la question de savoir à quoi l'homme va pouvoir mesurer la reconnaissance de la femme. Il ne pourra lui-même reconnaître cette reconnaissance que si la femme témoigne de sa dévotion envers lui par du *dévouement*. (p. 48-49)

La dévalorisation du féminin

Or le dévouement ne va pas de lui-même, ou n'est pas tangible, s'il ne s'exprime quelque part sous forme d'abnégation, de peine et de sacrifice.

Les conséquences sont alors faciles à déchiffrer. Il a fallu que les travaux domestiques soient vécus comme bas, ingrats, que les soins des enfants soient portés comme peine et usure, que les règles soient indisposition et souillure, la grossesse fardeau, l'accouchement l'image même de la douleur : comme le Christ par sa passion témoigne de son amour pour les hommes, il a bien fallu que la femme souffre pour témoigner de sa reconnaissance. (...)

Ainsi l'ensemble de ce que ne fait pas l'homme dans la société est indigne de lui. Si c'est indigne de lui, ce doit être parce que c'est médiocre, sale, douloureux, ingrat.

Mais comme les tâches, travaux ou faits sexuels de la femme sont nécessaires à la société d'une part et à la preuve de reconnaissance de l'autre, il faut bien que ces tâches soient dignes de quelqu'un ; elles le sont donc de la femme.

C'est là que s'articule la dévalorisation de la femme et son statut d'infériorité, dans **la dépréciation, le mépris, le dégoût de tout ce qui lui est, soit traditionnellement, soit naturellement impart.** (p. 51)

Les travaux domestiques

De même le partage entre tâches de femmes et tâches d'hommes s'est fait selon d'autres lois que celles de l'oppression virile ; mais ce partage une fois instauré, reconnu, l'homme a tout fait pour qu'il soit conçu comme séparation entre une mauvaise part et une bonne part, d'un côté les vils travaux et de l'autre les prestigieux, d'un côté, tout à la fois, et habilement confondues, la preuve, la sanction, la cause de l'infériorité féminine, et de l'autre, tout à la fois, et habilement confondues, la preuve, la sanction, la cause, de la supériorité masculine.

Ainsi il a fallu, il faut toujours que le mâle averse d'exercer une réelle domination sur sa femelle répande le bruit que les tâches qui lui reviennent à elle sont des tâches viles, et les siennes de nobles tâches. Jamais l'infériorité prétendue de la femme n'aurait pu donner naissance à une exploitation

solide, **jamais même cette infériorité n'aurait pu être conçue si les tâches domestiques qui lui revenaient ne passaient pas pour viles, sales et indignes de l'homme.** (...)

Car le dégoût pour tout ce qui s'attache à la femme, la répugnance pour tout ce qui se désigne, naturellement ou culturellement, comme « féminin », est le véritable ciment entre l'idée de son infériorité et le fait de son exploitation.

Tant que l'on pensera que l'enfantement est l'horrible prix dont il faut payer la vie, tant que l'on continuera d'affirmer que les tâches domestiques (jusqu'à présent, plutôt en général à raison qu'à tort, traditionnellement imparties aux femmes) constituent comme le dit même le cher Lénine « le travail le plus mesquin, le plus sombre, le plus lourd, le plus abêtissant », ni l'idée de l'infériorité de la femme ni la réalité de son exploitation ne seront éradiquées.

C'est vrai que le travail féminin est souvent abêtissant, comme l'est tout travail sans trêve ni répit. C'est vrai qu'elles sont lourdes les tâches domestiques, quand le harcèlement quotidien, la précipitation anxieuse volent toute perspective, tout plaisir de faire, et tout plaisir de vivre ; voilà qui désigne justement la réalité d'un travail aliéné.

Mais sombre ? Mais *mesquin* ? Je lis ailleurs, et partout, sous toutes les plumes animées du souci libérateur de la femme, travail domestique = travail ingrat, sale, vil, dégradant, répétitif (comme si le travailleur qui fixe trente-cinq fois par jour une portière identique sur une identique voiture... passons), improductif (comme si tant de milliers d'autres... passons encore), mais encore, humiliant, pauvre, asservissant...

À vrai dire, et pour tout ça, un seul petit qualificatif suffirait : *bas*. Toutes ces clameurs généreuses et indignées ne font que répétées ce que les hommes n'ont jamais cessé de se dire à mi-voix, autant pour se flatter que pour mater les femmes : tout ce que fait la femme, c'est de la *basse-besogne*...

Quel bel engrais, quel puissant réconfort de l'exploitation de la femme, quelle huile magique à la raideur de sa machinerie.

Si la besogne est basse, c'est que le travailleur est indigne, alors on peut bien le faire trimer nuit et jour, suer sang et eau, et se tuer à l'ouvrage, puisqu'il est indigne. (p. 118-120)

Faire la vaisselle, éplucher les légumes, laver le linge, repasser, épousseter, balayer, nettoyer les carreaux, torcher les enfants, leur donner à manger, raccommoder un pantalon usé... Travail mesquin ? Sombre ? Ingrat ? Stérile ? Dégradant ? Qu'en dit le travailleur à la chaîne ? Le visseur de boulons ? Le trieur de fiches, le tamponneur de timbres ? La couturière à l'usine de confection ? Et tant, tant d'autres ?

Mesquin ? Sombre ? Ingrat ? Dégradant ? Un travail bigarré, multiple, qu'on peut faire en chantant, en rêvassant, un travail qui a le sens même de tout travail heureux, produire de ses mains tout ce qui est nécessaire à la vie, agréable à la vue, au toucher, au bien-être des corps, à leur repos, à leur jouissance...

Ingrat un travail où les résultats sont immédiats, comme portés dans le faire ? La maison se prend d'un air de fête, le repas sent bon, l'enfant gazouille, ses fesses soyeuses à l'air, et pour une heure d'application rêveuse, le pantalon usé fera bien encore une année...

Mais malheur, vous avez voulu que cela fût un service, du sacrifice, du dévouement, et de la peine... C'était un rare bonheur, ce travail si près de la jouissance, il avait la valeur la plus haute, celle de la vie elle-même, ce travail si mêlé à la vie...

Vous avez inventé les terribles valeurs du pouvoir pour les tourner contre la vie, contre la femme, contre son ventre fécond, contre ses mains fertiles...

De ce travail précieux par excellence, de ce travail plus grand que tous les autres, puisque le sens des autres ne peut-être que de servir et préparer, agriculture, métallurgie, industrie, l'accomplissement ultime de celui-là, de ce travail que tous les hommes auraient dû se disputer s'ils avaient aimé la vie et non le pouvoir, on a fait un travail forcé, même plus un travail, un affreux boulet à traîner, une obscure fatalité, une faute jamais commise, et pourtant toujours à expier, celle d'être femme...

Ce n'est pas balayer ou torcher le bébé qui est mesquin, dégradant, c'est balayer angoissée à l'idée de tout le linge qu'on a encore à repasser ; repasser en se disant que ça ne sera jamais prêt pour le repas du soir ; voir sans cesse différé le moment où l'on pourrait s'occuper des enfants, aérer l'humus de leur terre, les arroser, les porter à bout de bras, leur mettre des rires dans la voix et des questions sur les lèvres...

Ce qui est humiliant, c'est de faire un travail qu'aucun homme ne consentirait à faire, de faire un travail qu'au moins la moitié de l'humanité regarde de haut, ne regarde même pas.

Ce qui est harassant, si pénible et douloureux, c'est que ces tâches à force d'être dégradées, déconsidérées, s'accumulent entre les seules mains des femmes, et qu'elles s'y épuisent, véritablement happées dans un engrenage de nécessités auxquelles elles ne peuvent échapper.

Si ce travail était perçu à sa juste et très haute valeur, il serait aimé, il serait choisi, convoité autant par les hommes que par les femmes. Il ne serait plus ce boulet, cette oppressante, irrespirable nécessité...

... Mais je rêve, j'utopographe, je sais.

Pour cela, il faudrait que soient crevées, ridiculisées, roulées dans la boue des plus pitoyables bouffonneries, toutes les valeurs mâles du pouvoir...

Mais il faudrait aussi que tout pouvoir soit arraché, brisé, réduit en cendres, laissant au peuple enfin non pas le pouvoir, mais sa seule puissance.

Ce que j'apprends dans le bonheur d'enfanter, c'est qu'il faut cesser de calomnier ce dont l'homme est exclu ou ce qu'il a dédaigné. Qu'il faut apprendre à aimer ce qu'il a rejeté, non parce qu'il l'a rejeté, mais parce que c'est le meilleur.

Ce que j'apprends enfin c'est que l'enfantement ne vaut que parce qu'il est un bonheur, que s'il est un bonheur. En la matière je suis seul juge et nul ne peut me faire la loi.

Nul ne peut me faire la loi, ni forcer le travail de mes mains à l'usage de sa paresse, de sa vanité et de son pouvoir.

Nul ne doit plus guider mon regard.

Apprendre à voir...

Un autre temps

Mon corps accompagne les grandes pulsations rythmées de la vie. Il est le lieu de passage d'un mouvement qui le dépasse de toute part, mais qu'il éprouve intimement. Mon corps revient à lui-même par un cycle de métamorphoses. Son appréhension du temps est circulaire, encore que jamais close ou répétitive. L'événement qui le scande, tout archaïque qu'il soit, n'en est pas moins irruption, naissance. Le printemps retourne au printemps et l'hiver à l'hiver, non comme répétition, un rabâchage de l'impuissance, mais comme une inspiration nouvelle où la mémoire s'épouse.

Les hommes, pour autant que je puisse en juger, ont une appréhension linéaire du temps. De leur naissance à leur mort, un segment de droite leur est imparti. Rien dans leur chair ne témoigne de la courbure du temps. Leurs yeux, leur pouls négligent les saisons. Ils ne voient que l'Histoire, ils ne se battent que pour elle. Leur sexe se bande, se tend, éjacule, et retombe.

Ce qu'ils lisent dans cette éjaculation est la terrible dialectique de la vie et de la mort. Ce qui les fait vivre les fait mourir. Ils n'échappent à la mort que par une vie nouvelle qui les tue à son tour. Temps absurde. (...) À cette absurdité du temps qui est le leur, je les vois répondre par le fanatisme de l'Histoire. Conquêtes, possessions, accumulations, profits, héritages, sciences et techniques, conquêtes, conquêtes...

C'est d'un autre temps et d'une autre aventure que me parle mon corps.

Treize fois par an je parcours les boucles de mes cycles. Parfois mon corps est ce que j'oublie le plus. Hors de la douleur ou du plaisir de ma chair, je vais, je viens, je travaille, je parle, et mon corps s'abstrait. Quand mon corps redevient ma plus vieille habitude, je le quitte. Mais si je ne sais plus me souvenir de ce qu'il m'a appris lorsqu'il était là, alors je ne crois plus de lui que ce qu'en

disent les autres : du mal. (...)

Quand viennent les règles enfin je me dilue, je m'abandonne. Et s'il est vrai que je ne suis ni souffrante, ni particulièrement fatiguée, toutes les activités habituelles qui m'expulsent de mon corps dans le monde des autres, travaux ou loisirs, exercent alors sur moi une contrainte, qui sans être douloureuse n'en est pas moins cruelle. Parce que j'ai envie d'être ici, seulement ici, gorgée d'humeurs, attentive.

Pour être comme les autres jours quand le sang coule de mon vagin, je dois m'imposer la négligence de mon corps qui m'appelle, me sollicite. Je dois me refuser ce qu'il me demande, le silence, la pensée douce de toute présence, une part précieuse du bonheur. Je me mets un tampax, je prends un cachet qui absorbe dans un lieu désormais insensible les vagues intérieures, les tendres ébranlements de l'organisme, et je fais comme d'habitude, les courses, le boulot, la cuisine, le cinéma, les amis ; le tour est joué. Mais moi je suis de mauvaise humeur ; comme chaque fois que je ne suis pas là où on m'attend. (p. 80-82)

Plus elles sont déplacées d'elles-mêmes par la surabondance de tâches ménagères ou par le modèle de femme réussie qu'on leur impose (surtout quand s'éloigne la possibilité de s'y conformer parce qu'elles sont ridées, flétries, rhumatisantes, alors qu'on les veut jeunes, belles et florissantes), **plus la mauvaise humeur les ronge**. Et ronge leur entourage. Les femmes sont de mauvaise humeur parce qu'elles sont mal dans leur peau, ou plutôt parce qu'elles n'y sont pas, et mêlent bizarrement une sournoise culpabilité vers l'intérieur et une haine diffuse vers l'extérieur. Fâchées avec elles, fâchées avec les autres, amies de rien ni de personne. Hideuse mauvaise humeur féminine...

Mais quand j'ai mes règles et que je me laisse faire comme je veux, c'est le moment le plus tendre, élémentaire, de ma conciliation à la vie. Je m'allonge sur mon lit, dans l'herbe, sur le sable (temps heureux des vacances!), je délie mes membres, mes muscles engourdis, je ferme les yeux. Mon ventre coule une tiède salive, un lait obscur. La vie s'épanche en vagues effleurées comme la mer paisible. Je touche la laine rêche de la couverture, l'herbe concise et le sable immense et minuscule. Je suis ce doux sang qui me quitte. Moi, plus moi. Le monde existe. Je m'y dilue dans l'infinité de la présence. Enfin je ne suis plus personne, ni une petite personne intéressante ni une grande personne affairée, personne. Je suis la continuité de la vie qui m'emporte et m'oublie.

Mon dessein n'est pas de philosopher. Je n'articule aucun prétendu savoir sur ce que je rapporte. Je ne parle que de jouissance. Je ne parle que de ce que les hommes nous ont volé : le bonheur. (p. 84-85)

Jouir de l'enfance

N'avez-vous jamais remarqué comme les regards cherchent l'enfant, comme les mains le sollicitent, comme les lèvres brûlent de baiser ses joues fraîches, comme l'enfant rieur entraîne notre plaisir, comme l'enfant blessé entaille notre chair de douleur ? Oui, oui, vous avez remarqué, mais vous n'avez jamais voulu compter avec ça. Parce qu'au fond ça ne vous plaît qu'à moitié, ça vous gêne plutôt, somme toute ça vous dégoûterait un peu, de vous attarder là-dessus. On est loin ici de la somptueuse et noire fureur de la Libido, de la très haute et suprême dignité du Désir. (...)

Si ce dont je parle n'a pas de nom, c'est parce que l'homme qui parle ne parle jamais de jouissance, fors la jouissance problématique de son sexe qui le concerne exclusivement.

Mais si ce dont je parle ne mérite pas qu'on en parle, c'est aussi et plus particulièrement parce que c'est classé une fois pour toutes, écarté, rejeté comme *féminin*.

Parce que ce sont traditionnellement les femmes qui sont vouées au soin des enfants, tout ce qui pourrait concerner notre intérêt pour l'enfant est immédiatement relégué aux oubliettes de l'animalité, du non-noble, du dédaignable, de l'inintéressant en soi. Si les femmes consentent à s'occuper des enfants, et semblent si souvent trouver leur compte là-dedans, c'est que c'est leur affaire à elles. **Si c'est une affaire de femmes, c'est une affaire sans intérêt**, vaguement

répugnante.

Hideux et piètres mensonges de ce silence sur la jouissance que nous donne, à tous, l'enfant.

Pas besoin d'être femme, pas besoin d'être mère, pour se pencher sur l'enfant, le chercher, le toucher, fondre de plaisir, tendre les mains vers lui, le vouloir, lui sourire, jouir de lui. (...)

Mettez un enfant, de grâce, dans les bras d'un grand imbécile d'homme imbu d'importance, chargé de responsabilités, au fait du sérieux de l'humanité, mettez un enfant ourlé de rires dans les bras du politicien véreux, du PDG dynamique, du théoricien morose, ou du militant à la détermination farouche, et regardez-le, regardez-le bien... Il biaise avec sa jouissance, il la bafouille, la boude un peu, la réduit de volontaires maladresses, n'empêche malgré lui, contre lui, et quoiqu'il lui en coûte, son plaisir saute aux yeux.

Ce goût profond que nous avons pour les enfants, qu'en savons-nous ? Où en parle-t-on ? Ni dans notre littérature maniaque de l'Amour-Eros et Thanatos-Désir et compagnie, ni dans les traités de psychologie, encore moins dans les gouffres de glace de la psychanalyse.

La jouissance de l'enfant, qui pourrait faire l'objet d'un savoir fondamental, peut-être de l'archéologie même de notre affectivité, n'intéresse pas. (p. 186-190)

La jouissance ignorée

Les hommes passent leur temps à courir après de phantasmatiques jouissances, dont ils ne boivent jamais la moindre sève.

Quand la sève est là, quand elle ruisselle de lumière et de joie, ils ferment les mains et détournent le regard.

Plus la jouissance est simple (manger, boire, uriner, déféquer, toucher, entendre, ou même être là) et moins elle vous parle. Plus la jouissance est fulgurante, indubitable (l'orgasme), plus vous l'empoisonnez d'interdits, de malédictions. Mais plus la jouissance est rieuse, désintéressée, hors du projet, de l'entreprise, de la conquête et du faire, et plus vous la couvrez de votre immense dédain. (p. 190)

La vieillesse

La vieillesse vous fait horreur qui laisse en vie donc apte à la jouissance, mais écarte du pouvoir. Vous dites que le vieillard à qui est arrachée la dimension de l'entreprise est la vivante incarnation du malheur de vivre.

Les vieillards sont-ils malheureux ? Bien sûr qu'ils sont malheureux quand on les a convaincus une vie durant que seul le pouvoir et sa conquête avaient du prix. Les vieillardes sont souvent grincheuses et revendicatrices, mais jamais elles n'atteignent ce paroxysme de pathétique désespoir qui envahit certains vieillards, ceux qui leur vie durant furent les plus conquérants, puissants, entreprenants. (...)

Oui, les vieillards sont malheureux, affreusement malheureux de toute la haine que nous portons à la vieillesse. (...)

Et si les vieillards, revenus des valeurs trompeuses de leur maturité qui les ont perpétuellement distrait de l'essentiel, entrevoyaient soudain la jouissance nue, entière de vivre ?

Vous condamnez impérieusement le vieillard au malheur. Ne savez-vous pas que rien n'est plus facile à donner que de la joie à un vieillard, que nul n'est plus apte, si ce n'est peut-être l'enfant, à accueillir la jouissance que le vieillard ? Donnez-leur des baisers, donnez-leur des enfants, donnez-leur des histoires, confiez-leur de petites tâches, demandez leur parole, mettez une main dans la leur, proposez-leur le rire, et vous verrez comme ils sont généreux à vivre, empressés à donner en retour, à aimer, à faire rire, à susciter la fête...

J'aime délicieusement les vieillards, revenus de la vanité du désir, les vieillards offerts à la vie.

Ils ne demandent plus grand-chose, les vieillards ; ils demandent le meilleur.

Ils demandent le pain, le lit, le soleil et les arbres, et ils demandent d'être parmi les autres, les

adultes et les adolescents, les femmes et les hommes, les enfants et les bébés ; tous les autres. Ils ne demandent qu'à vivre, à vivre ensemble, à vivre avec. Ils ne demandent que la jouissance nue du vivre. (p. 194)